



N° BLA/77 - 23 septembre 1970

L'ISLAM AU SENEGAL ET AU MALI (Trois contributions récentes)

Georges Janssens

Il peut être instructif de lire, à la suite, trois articles récents :

- *L'Islam au Sénégal, paru dans Missi (n° 335, décembre 69)*
- *L'Islam au Sénégal, paru dans Vivant Univers (nov.-déc. 1969, pp. 43-49) par le Père Luc Moreau o. p.*
- *Négro-Africanité de l'Islam Malien, paru dans Vivant Univers (Mars-avril 1970, pp. 14-20) par le Père. Aymar de Champagny p. b.*

L'article paru dans *Missi*, le plus bref, est aussi le plus sommaire. Il se borne à résumer, trop sommairement l'origine et le rôle des confréries religieuses dans l'Islam au Sénégal, puis à reproduire un large extrait de l'ouvrage du Cheikh Tidiane Sy sur la confrérie des Mourides.

Le second, du Père Moreau, traite la question de façon beaucoup plus étendue et nuancée, et surtout plus dynamique, osant poser la question de l'avenir et de l'évolution probable de l'Islam au Sénégal.

A noter, au passage, un rectificatif qui vient préciser ce qui est dit dans le premier article au sujet de l'origine de la confrérie Qadriya celle-ci est venue de l'Orient, mais par des relais sahariens et d'abord marocains.

Cet article traite également de la question si importante des relations entre chrétiens et musulmans sénégalais. Les sous-titres sont parlants : "naguère, ignorance mutuelle", "les rencontres se multiplient", "coopération possible".

Mais si les trois articles sont ici cités en même temps, c'est pour faire mieux ressortir les particularités de l'Islam tel qu'il est vécu au Mali et au Sénégal. Trop souvent, en effet, les généralités qui peuvent être dites ou écrites sur l'Islam, en Afrique Noire, parlent en fait d'une région bien précise, à partir de laquelle on généralise pour toute l'Afrique Noire. Ce danger existe particulièrement pour les ouvrages désormais classiques sur ce sujet: "*Les Musulmans d'Afrique Noire*" de Froelich, et "*L'Islam Noir*" de Vincent Monteil. C'est l'Islam tel qu'il est vécu au Sénégal et surtout à Dakar, qui est sous-jacent à ces deux ouvrages, ce qui pour le non-initié pourrait parfois donner une idée fausse de l'Islam tel qu'on peut le trouver plus à l'intérieur de l'Afrique de l'Ouest. Une lecture attentive des deux derniers articles ici reproduits pourra donc contribuer à préciser les choses, d'autant plus que leurs auteurs respectifs donnent vraiment le fruit de leurs observations et expérience personnelles acquises au long de nombreuses années vécues sur le terrain.

Points de concordance dans la description des deux pays voisins :

- Les deux font état d'une islamisation ancienne, quant à l'origine, et assez récente, quant à la pénétration des masses, réalisée selon le même processus d'osmose à partir des commerçants et des marabouts,
- Même situation politique : état laïc, mais à majorité musulmane.
- Convergence également quant à la vie quotidienne musulmane : la pratique religieuse populaire est largement répandue et contient partout des degrés très divers d'orthodoxie, allant de la plus stricte observance au syncrétisme très déroutant pour le non-initié,
- Même tolérance également pour les non-musulmans : il y a plusieurs chemins qui mènent vers Dieu. Là aussi, il y a des exceptions locales.
- Quant à la chrétienté, sa situation est fort semblable dans les deux pays : minoritaire, mais totalement du pays, juxtaposée aux communautés musulmanes auxquelles souvent elle est postérieure. Contacts fréquents, comme le décrit le Père Moreau : ce qu'il dit vaut pour les deux pays.
- Une convergence intéressante est à souligner, là où il s'agit de l'avenir de l'Islam : jugement prudent et réservé, qui souligne de part et d'autre la naissance d'une nouvelle génération musulmane, qui a pris ses distances par rapport aux familles maraboutiques et aux croyants populaires, et chez qui existe actuellement le désir de renouveau et d'enrichissement spirituel, sans encore avoir entrepris une action précise et organisée dans ce but.

Différences principales:

La différence la plus importante, soulignée d'ailleurs par le Père de Champagny, réside dans le rôle joué par les grandes confréries religieuses. Celles qui existent au Mali sont les mêmes qu'au Sénégal, d'où elles sont venues avec les Peuls et Toucouleurs. Mais elles jouent un rôle officiel beaucoup plus restreint et même, par endroits, difficiles à déceler, au Mali. La Tidjanyia est largement répandue au Mali, surtout en milieu mandingue (Nioro), à Ségou, à Djenné etc. Les Mourides par contre ne se trouvent qu'au Sénégal, en tant qu'organisation structurée.

On trouve bien le marabout local, le saint, etc... qui est pris comme guide, et comme intermédiaire pour avoir accès auprès de Dieu. Mais au Mali on ne voit pas les grandes familles maraboutiques et encore moins les confréries religieuses dépendant d'elles, constituer en tant que telles des groupes de pression politique organisés. La période de régime socialiste à tendance marxiste a certainement contribué à atténuer l'importance de ces groupes, là où ils existaient, et elle n'a certainement pas joué la carte de l'Islam pour s'imposer. Cette période a peut-être créé un plus grand laïcisme et une plus forte indifférence religieuse chez les jeunes qu'au Sénégal.

De même, l'arabisation n'a jamais été poussée au Mali comme le décrit le Père Moreau pour le Sénégal, mis à part les efforts pour rendre à Tombouctou son rôle culturel qu'elle avait jadis. Les écoles coraniques même d'un niveau élevé, comme à Ségou, ne sont pas subsidiées par le gouvernement, et l'arabe est ignoré des programmes scolaires jusqu'en terminales, où l'option arabe peut être prise. "Le musulman malien se refuse à une arabisation culturelle et linguistique, et reste profondément marqué par sa culture négro-africaine et ses anciennes croyances" (de Champagny). On pourrait nuancer cette affirmation en disant que beaucoup désirent une double culture, ou du moins une connaissance suffisante de l'arabe leur permettant de comprendre les textes et les prières coraniques dont la grande masse ignore la signification et le contenu.

Il resterait à souligner les relations qui peuvent exister entre l'Islam du Mali et celui du Sénégal. Ce sujet mériterait une étude particulière et serait difficile à faire avec précision. Outre les relations commerciales, qui continuent à être le lien principal entre toutes les communautés musulmanes d'Afrique de l'Ouest, il faudrait étudier la participation aux grands rassemblements tels que le Sénégal les connaît à Touba et Tivaouane. Ainsi, malgré les cheminements politiques différents de pays soumis jadis à une même politique coloniale, perdurent des liens d'un autre ordre, qui continuent à "faire sortir de ses frontières" (Père Moreau) le musulman noir qui a toujours conscience

de faire partie de la grande communauté des croyants, même si elle-ci se trouve divisée en de multiples chapelles.

Georges JANSSENS

I - L'ISLAM AU SENEGAL **(Missi, n° 335, décembre 69)**

L'Islam sénégalais, 86 % des habitants¹ s'est d'abord développé en pays Toucouleur. Là seulement il se veut d'une stricte obédience et d'une rigueur toute nord-africaine.

Ailleurs qu'en pays toucouleur, l'Islam sénégalais est essentiellement "maraboutique" et assez éloigné de l'Islam arabe. En Afrique noire, ce sont les confréries qui ont propagé la foi. Le marabout apparaît comme le moteur de l'islamisation. Il est le maître, celui qui sait. Et son influence personnelle s'est encore accrue parce que la pénétration de l'Islam détruisant les cadres coutumiers, la confrérie est souvent devenu le nouveau cadre de la vie sociale. Comme toujours en pareil cas, la nouvelle société n'a pas détruit l'ancienne.

A l'heure présente, l'Islam sénégalais est dominé par trois grandes confréries : la confrérie mouride, la confrérie tidjane et celle des qadriyas.

La Qadriya est la plus ancienne confrérie. D'origine saharienne, elle est répandue hors du Sénégal.

La seconde confrérie musulmane, la plus importante en nombre, est celle des tidjanes. La Tidjanya n'est pas née au Sénégal. Elle y a été introduite par une grande figure sénégalaise : El Hadj Malik Sy.

Né en 1885, Malik Sy se fixe en 1902 à Tivaouane, non loin de Thiès.

Accordant une très grande importance à l'enseignement, il crée dans ce petit village une école religieuse qui devint rapidement célèbre.

Pratiquant un Islam assez classique et possédant des cadres bien formés, les communautés tidjanes ont, ces dernières années, été touchées par le mouvement réformiste qui a donné naissance à des "associations culturelles".

La première d'entre elles, la "Brigade de la fraternité musulmane", créée en 1934, se proposait de lutter contre l'ignorance religieuse, préoccupation qui l'amena à prêcher un retour aux sources.

Depuis 1945, des associations de cet ordre se sont multipliées (dahiratoul) la plupart préconisant l'enseignement de l'arabe afin d'échapper à l'influence des marabouts.

Le mouridisme (qui aux yeux des Tidjanes est une hérésie) est apparu au Sénégal à la fin du siècle dernier. Son fondateur, Ahmadou Bamba, né en 1850, est mort en 1927. L'enseignement d'Ahmadou Bamba est très personnel. Selon lui, l'intercession du marabout auprès de Dieu est si puissante, qu'elle peut racheter les péchés de ses disciples (Mourid = disciple, aspirant) si ceux-ci s'abandonnent à son inspiration et pratiquent la vertu de désintéressement, l'austérité et le travail.

A la tête de la communauté mouride se trouve un Khalife (l'actuel a été faire visite au Pape Paul VI) qui exerce une autorité spirituelle, sociale et politique ; et tout cela à partir de Touba, où il réside.

Dans un récent ouvrage sur la confrérie sénégalaise des mourides édité par *Présence Africaine*, Cheikh Tidiane Sy écrit notamment :

¹ Statistiques du Sénégal :
- Musulmans : 3.200.000 dont 1.900.000 Tidjanes 700.000 Mourides 50.000 Qadriyas
- Chrétiens : 165.000
- Animistes : 400.000

"Tous ceux qui ont eu à se pencher sur l'Islam en Afrique Occidentale, l'ont toujours décrit comme un phénomène totalement étranger aux Africains, une religion qui leur avait été imposée, soit par leurs souverains, soit par la force des armes.

En fait, au Sénégal, l'Islam représentait un monothéisme révélé sans commune mesure avec les croyances traditionnelles ; sa "supériorité" l'amenait à proclamer l'égalité des hommes. Il offrait des moyens d'innovation et des techniques nouvelles d'organisation plus homogène. L'intrusion coloniale a tout simplement contribué à accélérer le processus d'islamisation. L'organisation politique traditionnelle ayant été démantelée par la conquête coloniale, guerriers et population se tournent vers les marabouts qui constituent dès lors le groupe de référence le plus significatif.

Ahmadou Bamba se proclamait comme étant de ceux qui n'agissent que suivant la volonté d'Allah, fidèle à l'esprit de l'Islam.

Le 'mouvement' mouride traduit un contre-sens de l'expérience mystique du fondateur,

Le "Bambisme" a subi des déformations dans le contexte sénégalais : à cause de l'économie de traite. L'arachide a considérablement affecté les valeurs du mouridisme, C'est le système né de la culture et de la commercialisation de cette graine, la traite, qui a corrompu les Mourides. Les marabouts, devenus de gros producteurs, étaient définitivement engagés dans le commerce, Le colonisateur, les grossistes de l'arachide, durent ainsi entretenir leur rôle d'intermédiaires pour que l'exploitation soit mieux assurée,

"Ce qui fait l'originalité des Mourides, c'est bien l'attraction qu'exerce sur eux la vie économique sénégalaise, tout au moins dans son aspect primaire : la production de l'arachide.

"Le second facteur ayant contribué à une déformation du "bambisme" réside dans le style politique qui fut très tôt celui des Sénégalais. Les partis politiques, nés dès 1951, ont achevé de diviser les familles maraboutiques, de se servir de leurs rivalités, les marabouts devenant des intermédiaires, plus préoccupés de leurs intérêts personnels que de ceux de la masse des adeptes de leurs confréries.

"On peut dire que c'est la totalité des marabouts, et pas seulement des Mourides, qui se sont engagés dans l'exploitation de leurs taalibé (disciples) donnant ainsi naissance à un "Islam" réactionnaire, dépourvu de l'idéal qui fut celui du Prophète.

"L'Islam sénégalais a besoin de renouveau, par une diffusion des valeurs qui militent en faveur de l'épanouissement de l'individu. Ce renouveau dynamique doit être à la portée de ceux qui, n'arrivant pas à expliquer le pourquoi de leur sort, attribuent gaillardement leur situation à Dieu. Cette croyance selon laquelle le moindre événement de notre vie aurait déjà été fixé n'a fait qu'entretenir des milliers de musulmans dans la médiocrité.

"Ahmadou Bamba avait déjà montré à ses mourides que ce n'est pas dans le refus de l'effort qu'ils auront régulièrement leur pitance et la grâce divine, mais surtout par leur travail quotidien, leur engagement dans le monde. De son côté, El Hadj Malik Sy avait vivement engagé ses tidjanes à agir et à mettre en œuvre toutes leurs facultés.

"Malheureusement, aujourd'hui, à la recherche d'un potentiel économique et d'une influence politique, "les marabouts sénégalais ont été conduits à isoler de leur Islam ce qui a toujours fait la grandeur de la religion de Mouhammed : esprit de solidarité de la communauté musulmane.

"De ce point de vue, l'Islam maraboutique doit être réformé du dedans pour que naisse une réelle unité spirituelle des adeptes des confréries. La question reste de savoir quelle sera, du mouridisme ou du tidjanisme, la confrérie qui pourra endiguer les nombreux préjugés nés de leur développement respectif. "

II - L'ISLAM AU SENEGAL

"Vivant Univers", nov-déc. 1969, pp. 43-49.
par Luc Moreau, O. P.²

Il n'est pas possible d'évoquer le Sénégal et son peuple, ni de parler l'Église en terre sénégalaise, sans souligner la présence de l'Islam.

Celle-ci s'impose à l'étranger dès qu'il aborde Dakar, que ce soit par la mer ou par les airs : au cœur de la ville, non loin du port, s'élève la grande mosquée de style marocain, avec son minaret monumental ; à Yoff, au bout des pistes de l'aérogare, se dresse le mausolée du fondateur de la communauté layenne qui rassemble les musulmans lébou du cap Vert. On fait le "salam" aux carrefours : les hommes aiment se coiffer du tarbouch égyptien ; sur les trottoirs de Médina ou dans les mauvaises ruelles de Grand-Dakar, les enfants annoncent les premiers mots du Coran. Les grandes fêtes musulmanes, Korité et Tabaski³, et le pèlerinage à La Mecque sont des événements importants de la vie sénégalaise.

Certes, le Sénégal n'est pas un "pays musulman" au sens classique du terme : le régime politique est laïc et la communauté musulmane n'est pas structurée par la hiérarchie canonique normale. Mais plus de 80 % des Sénégalais se reconnaissent et se veulent musulmans, le plus souvent regroupés autour des chefs religieux des confréries traditionnelles⁴.

Pour parler de l'Islam sénégalais, nous partirons de la réalité populaire. Nous essaierons ensuite de saisir l'évolution en cours. Et, pour terminer, nous évoquerons les relations entre l'Église et la communauté 'musulmane.

Implantations "maraboutiques".

L'Islam est chez lui depuis fort longtemps dans cet extrême ouest de l'Afrique. Non que l'islamisation des masses soit très ancienne mais les musulmans sillonnent cette région depuis des siècles.

Les premières touchées par la nouvelle foi furent les chefferies : les princes africains utilisèrent les services des musulmans, car ceux-ci savaient écrire et avaient de nouvelles notions de l'administration politique. C'était introduire l'Islam dans un monde longtemps isolé ; pourtant, les progrès furent d'abord fragiles, à la merci des aléas de la politique locale. Ce n'est que peu à peu, et surtout avec la pénétration coloniale, que les masses wolof et wolofisées se convertirent.

Ces conversions ne s'opérèrent point avec des "missionnaires" qualifiés, docteurs des grandes universités orientales ou maghrébines, envoyés expressément pour l'islamisation. Les agents du mouvement furent des marchands, des soldats aussi, ainsi que des hommes pieux, versés dans les sciences religieuses. Ils étaient membres de confréries qui virent très tôt le jour dans l'histoire de l'Islam populaire et se multiplièrent tant en Afrique du Nord qu'en Orient. A vrai dire, ces hommes veillaient plus au développement de leur groupe que de la grande communauté universelle, la Umma.

L'Islam sénégalais d'aujourd'hui est encore très marqué par cette histoire, qui a amené l'établissement de grandes familles maraboutiques. Celles-ci sont un obstacle certain à l'unité de tous ceux qui se réclament du Coran ; elles constituent des groupes de pression importants dans la vie politique du pays.

² Le R. Père Luc Moreau est secrétaire de la Commission pour les Religions non-chrétiennes, au sein de la Conférence épiscopale de la Province ecclésiastique de Dakar.

³ Korité : fête de la rupture du jeûne de Ramadan (en arabe : Aïd esseghir). Tabaski fête qui rappelle le sacrifice d'Abraham (en arabe : Aïd el-kebir).

⁴ La plus ancienne confrérie est la Tariqa el-Quaderiyya, fondée à Bagdad au début du XII^e siècle par les disciples d'Abd el-Qader el-Jilani. Elle fut la première à pénétrer au Sénégal et y compte encore de nombreux adeptes (300.000), bien que son influence ait beaucoup baissé au profit de la "voie tijaniyya". La Tariqa el-Tijaniyya a été fondée par Sidi Ahmed el-Tijaniyya (1737-1815) dont le tombeau est à Fez (Maroc). Elle s'est répandue au Sénégal surtout avec El-Hajj Omar ; plus d'un million de Sénégalais se réclament de cette confrérie, qu'ils soient sous la mouvance des Tall, des Sy ou des Nyassa. 'Quant aux adeptes du mouridisme, ils seraient, dit-on, 400.000

On est souvent très sévère à l'égard de ce "maraboutisme". Il s'agit en réalité d'un phénomène complexe qui a joué un rôle décisif dans l'islamisation populaire. Ces familles, en offrant un nouveau cadre social aux peuples qui voient se dégrader leur structure coutumière, permettent une véritable révolution souterraine : aux liens sociaux fondés sur le sang et la terre, se substituent des liens de foi et d'obédience spirituelle, qui invitent l'Africain à une conscience plus universaliste.

Confréries musulmanes.

La famille des Sy, dont le centre de rayonnement est la petite ville de Tivaouane, a eu un rôle éducatif et enseignant très important. El Hajj Malik Sy, le fondateur (1853-1922), créa une "médresa" - une école - qui devait contribuer à répandre les rudiments des sciences religieuses islamiques dans les couches populaires. Effectivement, les membres de cette branche confrérique relevant de la voie "tijaniyya", sont encore parmi les plus cultivés des musulmans sénégalais. Ils ont souvent participé à la création d'associations culturelles religieuses ; on trouve parmi eux les premiers éléments réformistes, contestant les graves déviations d'un maraboutisme féodal et ignorant.

Le fondateur du "mouridisme", autre confrérie prépondérante du Sénégal, était plus un homme d'action qu'un docteur. Amadou Bamba (mort en 1927) avait nettement pris conscience de l'Islam comme force de réconciliation et de cohésion pour les Wolof divisés entre eux et menacés tant par les princes voisins que par la pénétration coloniale.

Son originalité fut de comprendre que l'enseignement religieux était une voie trop lente pour le regroupement qu'il projetait. Et autour des lettrés, qui étudiaient l'Islam le plus orthodoxe, il appela les travailleurs qui mettraient leurs bras au service de la communauté et de ses chefs. Le succès de cette formule a fait du mouridisme ce qu'il est aujourd'hui : une société extrêmement cohérente, bien structurée, qui aime manifester son unité et sa discipline autour de ses chefs (notamment lors du "Magal", le grand pèlerinage annuel sur le tombeau du fondateur à Touba).

Cependant, la confrérie n'a pu éviter la tentation dangereuse du féodalisme, fort rentable pour la classe des clercs. Cette dernière a réussi temporellement - les chefs mourides produisent plus de la moitié des arachides du Sénégal - au détriment de la masse des disciples, laissés dans l'ignorance, animés par des croyances et des dévotions aberrantes au regard de la saine orthodoxie coranique.

L'Islam sénégalais est donc encore, pour une grande part, constitué par ces familles religieuses. Nous n'en avons cité que deux, les principales ; mais il y en a d'autres : les Nyasse, par exemple, à Kaolack. Elles doivent leur succès : d'abord à leur dynamisme propre se révélant dans des conjonctures historiques favorables, également aux profits très humains qu'en tirent les chefs (richesse, puissance), enfin au soutien très fructueux que leur ont apporté autrefois les autorités françaises.

Politique du colonisateur

L'empreinte de l'époque coloniale n'est pas encore effacée. Les maîtres d'alors se flattaient d'avoir une politique musulmane qui, si elle n'était pas toujours cohérente, avait cependant sa logique. Il fallait éviter l'unité de la communauté musulmane, qui aurait été trop dangereuse pour le pouvoir : les familles maraboutiques, souvent rivales, maintenaient un utile pluralisme, il fallait surtout éviter un trop sérieux rattachement à l'Islam arabe, qui aurait favorisé le développement d'une dangereuse conscience panislamique chez les croyants ; d'ailleurs, les familles maraboutiques elles-mêmes ne tenaient pas à voir leur influence décroître. D'autre part, l'administration souhaitait un certain encadrement d'une masse populaire assez insaisissable : les chefs religieux ne pouvaient donc que gagner à une coopération avec les autorités du moment.

Encore aujourd'hui, ces considérations ne sont pas totalement démodées.

L'Islam évolue

Est-ce à dire que l'Islam au Sénégal demeure figé dans les structures anciennes ?

Comme partout ailleurs, les croyants sont des vivants et, par-delà les obédiences maraboutiques, la foi musulmane est vécue de façons fort diverses, tant dans les familles sénégalaises que chez les individus. Les attitudes religieuses vont des pratiques excentriques des M'baye-Fall à la vie familiale la plus puritaine – avec l'observance raffinée des lois de la prière, de la moralité et de l'accueil - en passant par les croyances animistes aux rêves, aux "djinn" et aux "saytané".

Pourtant, le progrès vers un Islam purifié de toutes compromissions avec le paganisme superstitieux est nettement amorcé. Il est certes freiné par les conditions du sous-développement économique, social et culturel ; mais divers facteurs le favorisent désormais : l'indépendance politique, les relations plus nombreuses avec les pays arabes (échanges culturels, bourses d'études, participation plus importante au pèlerinage de La Mecque...), l'enseignement de l'arabe plus répandu et allant de l'école primaire à l'université. Ces divers facteurs, auxquels il faut ajouter les phénomènes propres à l'urbanisation, ont modifié - surtout en ville - les mentalités religieuses : les vieux cadres maraboutiques, encore solides dans le contexte général du Sénégal actuel, sont les premiers menacés.

Associations éducatives

Les signes avant-coureurs d'une réforme pour élever le niveau culturel des fidèles et les affranchir de l'emprise des marabouts, datent des années 30, avec la naissance en 1934 de la "Brigade de la Fraternité du bon Musulman". Celle-ci se présentait comme une association ouverte à toutes les confréries ; son manifeste de 1937 prônait "le retour de notre religion vers son état primitif tant au point de vue de la forme que du point de vue du fond, autrement-dit telle qu'on la pratiquait du temps du Prophète".

Ce genre d'associations s'est multiplié après la guerre - ouvrant des écoles d'arabe et développant les conférences religieuses - surtout en ville, mais aussi dans les brousses. Des Sénégalais, revenus des grandes universités arabes, se sont élevés avec vigueur contre le colonialisme et le maraboutisme : l'Union culturelle musulmane, fondée en 1953 par Cheikh Touré, mena une action particulièrement virulente dans les dernières années de la période coloniale.

A côté de ces associations éducatives, nous trouvons un grand nombre d'autres regroupements pieux qui, eux aussi, dépassent les frontières des confréries : ce sont les associations d'entraide ou les associations "pour le Pèlerinage". Ces dernières facilitent financièrement les pèlerinages à La Mecque ; elles se constituent dans les quartiers, les villages et aussi les entreprises : associations des agents des postes, amicales des pèlerins de telle ou telle maison d'import-export.

A travers ces initiatives, se perçoit une prise de conscience plus large de l'unité des croyants, fondée avant tout sur la foi et non plus sur les liens confrériques, trop particularistes.

Effort culturel

Comme naguère l'autorité coloniale, l'État sénégalais à lui aussi, depuis l'indépendance, sa politique musulmane. Si immédiatement c'est d'abord une politique de ménagement à l'égard des grands marabouts (présence officielle aux manifestations religieuses, allocation de crédits), à long terme il s'agit de relever le niveau culturel de la masse musulmane.

L'effort à surtout porté sur l'enseignement de la langue arabe : facultatif à l'école primaire, il est "première langue dans les lycées ; un Institut islamique a été créé auprès de l'Université de Dakar qui a elle-même, depuis 1959, une chaire de Langues et Civilisations musulmanes. Le Ministère de l'Information publie un bulletin mensuel en arabe. A la radio, les émissions religieuses se font dans les principales langues du Sénégal, mais aussi en arabe. Mentionnons le gros effort du gouvernement en ce qui concerne l'organisation du pèlerinage à La Mecque, afin de le rendre moins pénible aux participants et moins onéreux pour les finances publiques.

A travers cette action, on reconnaît le souci de donner à l'Islam toute sa place dans la vie du pays - ce qui est indispensable pour un développement cohérent du Sénégal - sans trop s'inféoder aux idéologies arabo-islamique de l'extérieur.

Désislamisation ?

Deux questions viennent naturellement à l'esprit dans le contexte actuel. La vie moderne des villes n'entraîne-t-elle pas une "désislamisation" des masses urbaines ? L'Islam contribue-t-il au développement du pays ?... Il est trop tôt pour donner des réponses simples.

Pour répondre à la première question, disons qu'avec l'indépendance politique nous avons assisté davantage à un déploiement extérieur de la vie musulmane, notamment à Dakar. Les jeunes des villes, certes, ne semblent pas travaillés par de grandes inquiétudes religieuses. Mais il faut, savoir que

L'Islam a toujours été une religion pour adultes, pour gens mariés ; contrairement à ce qui se passe dans l'éducation catholique, c'est seulement assez tard que l'homme se met à étudier sa foi personnellement.

On ne peut pas dire, pour l'instant, qu'on puisse assister à un processus de désislamisation ; cela va se jouer dans les années qui viennent. Et ce ne sera pas sans grosses difficultés, étant donné le décalage entre la formation moderne des jeunes générations dans l'ordre profane et les méthodes archaïques des éducateurs religieux.

L'Islam, moteur ou frein ?

Quant à la deuxième question - l'Islam, moteur ou frein dans le développement de l'Afrique - beaucoup de choses ont été dites, sommaires. le plus souvent... Nous oublions facilement que ce sont les Arabes et leur religion qui ont sorti l'Afrique noire de son isolement et ont ouvert l'Occident à ce monde nouveau. La triple pénétration des marchands, des soldats et des savants (notamment les voyageurs géographes) arabes sut - hélas! - tirer profit de l'or et de la main-d'œuvre servile ; mais, avec le monothéisme coranique, elle introduisit aussi l'écriture, de nouveaux modèles d'administration politique, l'emploi de la langue arabe : autant de choses qui ont fortement contribué à faire sortir l'Afrique de ses frontières.

Aujourd'hui, la communauté musulmane est blessée par le phénomène complexe du sous-développement, dans lequel les facteurs religieux jouent un rôle fort discuté ! Si les grandes familles maraboutiques ralentissent l'élan de l'évolution nécessaire, nous devons remarquer que les Musulmans ont toute leur place dans la vie du Sénégal moderne et que, même dans les brousses - là du moins où le terrain est bien préparé - ils prennent leur part dans l'animation des coopératives et autres structures nouvelles qui transforment peu à peu le pays.

De soi, le Coran n'est ni un moteur, ni un frein ; il n'est que le rappel de la Transcendance au milieu de la vie des hommes. Le problème pour la foi musulmane est celui de son langage pour les Sénégalais d'aujourd'hui ; ce qui lui fait gravement défaut, ce sont des théologiens et des prédicateurs pour maintenant et demain.

Rapports entre chrétiens et musulmans

Dans les pays d'Afrique du Nord, les chrétiens sont aujourd'hui des étrangers. Au Moyen-Orient, les minorités chrétiennes, plus ou moins fortes, étaient originellement des chrétientés autochtones florissantes ; elles furent comme minées par la progression musulmane. Au Sénégal, nous avons affaire à une communauté chrétienne du pays, mais récente ; elle est venue après l'Islam et à côté de lui. Cela explique un mode de coexistence et de relations original.

Les mentalités sont les mêmes de part et d'autre : il n'y a pas, au Sénégal, d'agressivité tenace entre les communautés musulmane et chrétienne. Nous sommes, au contraire, témoins d'une large tolérance religieuse. Pourtant, on doit bien reconnaître un certain manque d'intérêt pour un dialogue réel sur le terrain propre de la foi.

Naguère, ignorance mutuelle

Comme telles, les deux communautés religieuses se sont longtemps ignorées. Il y eut bien, dès les commencements, contacts et vie commune dans des centres comme Saint-Louis, Gorée ou Dakar, avec des familles mixtes et des relations de bon voisinage : les vieux missionnaires de Saint-Louis et les Frères de Ploërmel ne faisaient point de ségrégation religieuse en visitant leurs "ouailles". Mais, même là, la communauté musulmane se suffisait à elle-même... Et puis, rapidement, les missionnaires catholiques créèrent des communautés chrétiennes dans les régions encore animistes... ce qui rentrait dans les vues du pouvoir civil colonial, qui préférait voir les groupes religieux maintenir leurs distances les uns par rapport aux autres.

Les rencontres se multiplient.

Aujourd'hui, les contacts entre musulmans et chrétiens sont fréquents, aussi bien dans la vie politique - l'Union progressiste sénégalaise, le parti prépondérant, comprend sans distinction des militants catholiques et musulmans - que dans la vie professionnelle et syndicale. Dans les activités culturelles, dans la vie universitaire, la collaboration est constante. Les écoles et les collèges catholiques ont un fort pourcentage d'élèves musulmans. Et depuis l'indépendance - surtout sous

l'impulsion de Mgr Thiandoum, archevêque de Dakar depuis 1962 - l'Eglise locale cherche à valoriser toutes ces rencontres au profit d'une promotion spirituelle de tous.

Mais cela suppose une conversion des mentalités de part et d'autre. Ces dernières années, dans l'élan du Concile, les progrès ont été nets parmi les chrétiens pour une vision plus juste de l'Islam, un grand respect de leurs compatriotes musulmans et l'ouverture à une vraie collaboration. Cela s'est manifesté de bien des manières : multiplication de sessions d'études et de réflexion, création d'une commission appropriée au sein de la Conférence épiscopale... Du côté musulman, la situation est différente. Cependant, si l'évolution est plus lente, ce n'est pas nécessairement par mauvaise volonté, mais beaucoup plus pour des raisons culturelles : avec les chefs religieux traditionnels, nous ne parlons pas le même langage, nous ne voyons pas le monde d'aujourd'hui et de demain de la même façon.

Coopération possible

Pourtant, depuis plusieurs décennies, nous assistons à la naissance d'un autre Islam chez des hommes entrés pleinement dans le XX^e siècle. C'est entre eux et les jeunes générations chrétiennes que se joue le vrai débat dont dépendent aussi bien l'avenir du Sénégal que l'avenir de la foi. Certes, ces musulmans ont pris leurs distances par rapport à la culture religieuse traditionnelle, et les chrétiens resteront longtemps un petit nombre qui n'aura peut-être pas toujours la place de premier plan qu'il a encore maintenant. Mais, d'ores et déjà, la preuve est faite d'une coopération possible qui dépasse de loin une simple et courtoise coexistence pacifique.

Menée loyalement jusqu'au bout, cette coopération conduira nécessairement les partenaires à se ré-interroger sur leurs raisons de vivre. Nous n'assisterons sans doute plus aux débats scolastiques des théologiens du Moyen-Age. Mais, au sein de la lutte pour la libération totale de leur peuple, les croyants musulmans et chrétiens se retrouveront ensemble à l'écoute de la Parole du Dieu vivant.

III - NEGRO-AFRICANITÉ DE L'ISLAM MALIEN

"Vivant Univers", n° 267, Mars-Avril 1970, p. 14-20.

par Aymar de Champagny, P. B.

"Parmi les belles qualités de cette population, nous citerons les suivantes : ils font exactement les prières, ils les célèbrent avec assiduité dans les réunions de fidèles et ils frappent leurs enfants s'ils manquent à leurs obligations... Ils ont un grand zèle pour apprendre par cœur le sublime Coran...

"Voici maintenant quelques actes blâmables de cette population: les servantes, les esclaves et les petites filles paraissent nues, devant les hommes... Les Noirs jettent de la poussière et des cendres-pour montrer de l'éducation et comme signe de respect... Beaucoup mangent des charognes, des chiens et des ânes... .

Ces lignes d'un auteur arabe du XIV^e siècle, Ibn Battouta, concernent l'empire du Mali. En les citant dans ses *"Documents d'Histoire de l'Ouest africain"*, M. Sékéné-Mody Cissoko, un Malien d'aujourd'hui, remarque très justement : "Les jugements reflètent surtout le point de vue du musulman : est louable ce qui est dans la ligne de l'Islam, est blâmable ce qui lui est contraire : nudité, viandes interdites par le Coran ou tuées non rituellement, qualifiées avec mépris de charogne. Il ne comprend pas non plus les coutumes locales".

Il m'a paru bon de citer ces textes. Ils nous montrent que l'Islam au Mali est ancien et que son expansion remonte à plusieurs siècles ; mais ils indiquent aussi clairement un trait qui caractérise bien, l'Islam tel qu'il est vécu dans ce pays le musulman malien se refuse à une arabisation culturelle et linguistique. et reste profondément marqué par sa culture négro-africaine et ses anciennes croyances.

L'Islam est implanté depuis des siècles.

Les documents connus⁵ permettent de situer au XI^e siècle les premières conversions de souverains maliens à l'Islam. Mais, pendant longtemps, cette religion restera surtout celle des villes dont quelques-unes, comme Djenné et Tombouctou, acquerront une véritable renommée dans le

⁵ Cf. Triaud, "L'islamisation du Mali, des origines, à 1300", dans *IFAN* XXX 4.

monde musulman. Elle ne pénétrera que beaucoup plus difficilement dans les campagnes et il faudra souvent la contrainte pour obliger les paysans à abandonner leurs croyances traditionnelles. C'est surtout au XIX^e siècle que Peuls et Toucouleurs, relayés par ce que M. Gouilly appelle "les Empires combattants", contribueront à l'expansion musulmane à travers toutes les régions. qui constituent le Mali d'aujourd'hui. Deux noms illustrent cette période : El Hadj Omar Tall pour toute la région-nord, de Nioro à Mopti ; Samory Touré pour le Sud mandingue - deux noms vénérés par les uns comme, ceux de vrais combattants de Dieu, cités par d'autres comme ceux de durs conquérants.

Actuellement, au nord des fleuves Sénégal et Niger, la population est musulmane dans sa quasi-totalité. Sarakolé, Peuls, Songhaï ne conçoivent guère qu'ils pourraient appartenir à une autre religion.

Au sud de ces fleuves, l'islamisation, déjà complète dans les villes, continue à progresser, grâce en particulier à l'action des commerçants qui sillonnent toutes les pistes et sentiers. Elle n'en rencontre pas moins de vives résistances chez certaines populations, spécialement en pays dogon et en pays bobo, où le musulman est encore souvent "l'étranger" dont on a eu à souffrir ou qui s'est imposé par ruse.

Deux musulmans de mes amis.

L'Islam est donc bien implanté au Mali et largement majoritaire : Islam authentique, mais vécu par une société africaine qui n'entend pas renoncer à son patrimoine culturel. Ce qu'un prêtre malien nommait "le réalisme mandingue", a donné des notes originales à la manière dont est vécue la foi musulmane. Pour les décrire, le mieux n'est-il pas de vous esquisser le portrait de deux musulmans de mes amis ?

"Je l'ai lu dans la Bible".

L'un, Massiré, est un marabout de village. Homme simple, sincèrement croyant, il est avant tout, pour ses concitoyens, celui dont la présence est indispensable pour le bon déroulement des cérémonies qui accompagnent les grands moments de la vie : imposition du nom, mariage, enterrement. Il procure les "bénédictions" de Dieu en accomplissant exactement les gestes religieux prescrits. C'est lui que l'on va trouver pour obtenir les "sèbès" (amulettes coraniques) ou l' "eau bénite", qui doivent assurer protection contre tout ce qui peut nuire. C'est lui aussi qui préside à la prière rituelle... Son rôle de "prédicateur", de "catéchète" reste bien limité, et peu nombreux sont les enfants qu'on lui confie pour l'enseignement du Coran.

Un soir, lors d'une de mes visites dans son village, je donne des projections sur la création. Le lendemain, il me demande de passer chez lui. Après les salutations d'usage, il me dit : "Tout ce que tu as dit, c'est vrai : je l'ai lu dans la Bible", et il me montre une Bible en arabe... Depuis ce jour, à chacun de mes passages, nous parlons de Jésus qu'il admiré beaucoup et dont il souhaite mieux comprendre l'enseignement.

Il me demande volontiers l'explication de versets de l'Évangile. Mais combien je me trouve gêné, car il est profondément marqué par une mentalité ritualiste, ce qui le préoccupe devant le "Notre Père", ce n'est pas le contenu doctrinal, mais le nombre de fois qu'il faut dire cette prière, l'heure, la position à adopter... Autre réaction significative : ayant lu la promesse du Christ à ses apôtres de les assister dans leur apostolat, il me demande le "secret" qui met à l'abri des morsures de serpents : dans sa pensée, il doit y avoir là formule ou objet au pouvoir quasi magique que nous nous transmettons depuis le Christ. Je ne l'ai pas convaincu - je l'ai bien senti - en essayant de lui faire découvrir le vrai sens du verset évangélique.

Franc dialogue.

L'autre musulman que je veux vous présenter est un jeune instituteur, très dynamique et animateur dévoué de groupes de jeunes. Ce qui est assez rare dans un tel milieu, Baba - c'est son nom - prie assez régulièrement. Mais jamais il n'invoque sa religion pour justifier ou expliquer son dévouement ; il ne semble pas que ce soit elle qui l'ait amené à coopérer au développement de son pays.

Esprit ouvert, il est l'un de ceux qui ont contribué à l'organisation de petites réunions où les participants me posent des questions sur le catholicisme, dans un climat très amical. Et pourtant bien

peu parmi eux manifestent un réel souci de mieux connaître leur propre religion dont ils ne savent pas grand-chose.

Selon l'expression courante : "Nos chemins sont les mêmes", Baba n'était pas loin de penser, il y a quelques mois encore, que catholicisme et Islam étaient deux religions bien proches. Mais nos causeries lui ont fait découvrir les différences fondamentales qui les opposent. Il m'a dit sa reconnaissance de l'y avoir aidé.

Une "bonne" religion pour "réussir sa vie".

De ces deux portraits rapidement esquissés, retenons d'abord que le Malien ne se préoccupe pas de savoir si telle religion est vraie ou fausse. Mais il dit qu'une religion est bonne ou mauvaise, suivant qu'à son avis elle peut ou non lui faire "réussir sa vie" ici-bas et dans l'au-delà.

La religion, c'est le "chemin"... N'y a-t-il pas plusieurs chemins pour aller de village à village ? Chacun a ses avantages : l'un est plus rapide, l'autre plus facile à parcourir... Pourquoi n'y aurait-il pas plusieurs voies pour arriver au ciel.

Tel est le fondement de cette tolérance si souvent signalée, spécialement envers les chrétiens : "Votre religion est bonne", entend-on souvent dire. Certes, il faut être réaliste et l'on doit constater que, dans la pratique, trop de musulmans profitent de leur supériorité numérique pour faire pression sur de jeunes chrétiens et les amener à "changer de chemin" - on leur proposera parfois travail et logement comme prix de leur conversion - mais, en général, les rapports sont bons et un catholique fervent acquerra l'estime de beaucoup de ses amis et voisins musulmans.

Négativement, ce peu d'importance donné à la notion de vérité religieuse entraîne une trop réelle indifférence doctrinale. Combien peu de musulmans maliens se soucient de connaître l'enseignement de Mahomet et de le comprendre ! On est sur le "meilleur" des chemins : cela suffit. D'où une ignorance religieuse qui a frappé bien des observateurs.

On devine que cet état d'esprit n'est pas fait pour faciliter un authentique dialogue au plan religieux.

Besoin de sécurité.

Dominée par la perspective de la destinée et, comme celle-ci, chose complexe, la religion comporte une large part de "mystérieux".

Certes, le musulman malien se sait entièrement entre les mains de Dieu, son Créateur, et cela l'amène à une confiance et à une résignation souvent admirables, en particulier lorsqu'il a atteint un certain âge. Mais Dieu n'a-t-il pas lié, dans une certaine mesure, sa protection à l'accomplissement de certains gestes ?... Par ailleurs, n'y a-t-il pas de nombreuses forces mystérieuses qui agissent sur la destinée ? La croyance en Dieu n'empêche pas d'y ajouter foi. Or, il y a des "techniques" - comme dit M. Froelich en étudiant le rituel animiste - qui permettent de mettre ces forces au service de l'homme. La sécurité exige que l'on place tous les atouts dans son jeu !

C'est ainsi que bien des musulmans maliens feront la prière rituelle ou seront fidèles au jeûne du Ramadan, non pas d'abord pour nourrir leur foi ou en témoigner, mais comme une "assurance" pour l'éternité et tout spécialement comme moyen d'obtenir le pardon des "infractions" commises contre la loi divine.

Les jeunes ont le temps...

On constate qu'en général les jeunes pratiquent peu ; d'ailleurs, les parents ne s'en formalisent pas outre mesure, même dans des familles très pieuses. D'une part, ces jeunes ont conscience qu'une certaine rectitude morale doit aller de pair avec l'accomplissement des "piliers du culte" et, d'autre part, ils sont sans illusion sur leur capacité de résistance, à certaines tentations : "La religion, ce n'est pas pour la jeunesse", dira-t-on dans ce sens. Souvent aussi, ces jeunes sont sans indulgence pour leurs aînés qui égrenent leur chapelet tout au long de la journée, mais dont la conduite est peu exemplaire ; ils savent brocarder, au cours de saynètes fort réussies qui font rire toute l'assistance, le marabout qui lorgne une femme avec envie tout en présidant la prière !

Mais, en fait, ce peu d'empressement pour la pratique rituelle vient surtout de ce que le jeune estime qu'il "a le temps". Il le dit volontiers, en toute simplicité : "Plus tard, je changerai : je ne manquerai aucune prière, je jeûnerai". Ces pratiques dont l'efficacité procure une sécurité pour l'au-delà, ne suffit-il pas d'en accomplir un certain nombre à partir du moment où la perspective de la mort se fait plus pressante ?

"Secrets" des marabouts.

Un peu pour cette même raison "sécurisante", le musulman malien attache une grande importance à tout un "rituel", qui maintient sa vie dans une atmosphère sacrée tout en satisfaisant un certain besoin de merveilleux.

Il y a d'abord les "bénédictions". Quel est le prêtre qui ne reçoit chaque semaine, sinon chaque jour, la visite de quelqu'un qui, vient lui demander de lui "faire des bénédictions" ? N'est-il pas un homme de Dieu qui, par sa science et sa conduite, a accès aux "secrets" qui facilitent la réussite de la vie ? Des bénédictions, il y en a pour toutes les circonstances : faire venir la pluie, protéger contre telle maladie, assurer le succès à un examen... Les marabouts ont su les intégrer admirablement dans les cérémonies coutumières - par exemple, lors de l'imposition du nom, aux mariages, aux enterrements - si bien qu'elles en sont partie intégrante.

Mais l' "homme de Dieu" ne s'arrête pas là. En toute bonne foi souvent, il tendra à mettre l'intégralité de sa science occulte au service de ses concitoyens. Il confectionnera donc les multiples amulettes que porte la grande majorité des Maliens ; elles contiennent fréquemment un texte coranique, choisi pour la circonstance et à l'efficacité "garantie". Et puis, ce seront les nombreuses sortes d' "eau bénite", comme celle qui sert à laver les planchettes sur lesquelles les talibés écrivent le Coran, Ce seront encore les "carrés magiques", dont le "maître", enseigne la composition à ses disciples...

On aurait tort de voir, en tout cela, simples superstitions. ou pures supercheries. Les Maliens, confrontés avec un monde complexe et conscients des difficultés qui entravent la marche sur le chemin de Dieu, éprouvent un réel besoin de sécurité : ces pratiques y répondent. Mais, en même temps, on se rend compte de leur ambiguïté : elles favorisent la croyance au magique et maintiennent une confusion entre réussite et salut. Assurément, elles ne mènent ni à un effort moral authentique et personnalisant, ni à une recherche de la volonté divine.

Sous la conduite d'un guide.

On ne peut réussir sa vie seul. Le Malien le sait bien, lui qui vit dans des groupes hiérarchisés au caractère communautaire développé. Il en va de même dans le domaine religieux, où le musulman malien éprouve le besoin de se grouper avec d'autres sous la conduite d'un "guide" : d'où le développement des confréries maraboutiques, si répandues au Mali comme en bien d'autres pays d'Afrique occidentale. C'est si vrai que ce qui compte - au moins autant que la conscience d'appartenir à la grande communauté musulmane - c'est d'appartenir à telle ou telle confrérie, et plus précisément de suivre tel marabout. Au Mali, au moins dans les régions à population mandingue, on ne connaît pas ces grandes confréries très structurées comme, par exemple, le mouridisme au Sénégal ; mais il y a de nombreux groupes qui se rattachent plus ou moins profondément, par l'intermédiaire des marabouts locaux, aux confréries existant ailleurs, telles la Quadriya et surtout la Tidjaniya.

Marabouts réputés.

On a vu, à travers le cas de mon ami Massiré, le rôle des marabouts de village ou de quartier de ville ; leur influence se restreint au lieu de leur résidence et il n'est pas dans leur intention de créer un nouveau groupe. Mais il est d'autres marabouts, dont la réputation s'étend à toute une région et qui recrutent des adeptes dans de nombreux villages. Ils ont souvent tendance à constituer, sinon de nouvelles confréries, du moins de nouveaux groupes dont les membres leur sont entièrement dévoués.

J'ai pu moi-même, dans la région de Nioro du Sahel, assister ces dernières années à un tel phénomène. Pour une raison qu'un "étranger" n'arrive pas à comprendre, un marabout originaire d'une famille paysanne de la brousse eut peu à peu la réputation d'être un "saint". Devenu aveugle, Moussa (c'est son nom) n'avait aucune connaissance particulière, mais il vit se grouper autour de lui de nombreux disciples qui lui prodiguaient à longueur de journée les marques d'un profond respect. Dans les derniers temps de sa vie, il résidait dans un nouveau village, fondé par lui et où les plus fervents de

ses partisans cultivaient pour lui et gardaient les troupeaux qu'il avait acquis. Lui-même était resté d'un abord très simple, recevant sans ostentation ceux qui venaient le visiter. Par ailleurs, j'ai pu constater par l'attitude de "son monde", qu'il ne disait que du bien des chrétiens. A sa mort, l'an dernier, les gens sont venus, de plus de 100 km à la ronde et sur des camions loués, pour présenter leurs condoléances à son fils. Comme l'est devenu par exemple le tombeau d'un marabout peul fameux à Bili (dans le cercle de Nara), il est possible que celui de Moussa devienne aussi le centre d'un pèlerinage. Cependant, son fils a bien de la peine à garder sous sa houlette les disciples de son père, car "est-il un saint, détenteur des secrets divins ?"

Confiance aveugle.

Pour comprendre l'importance, concrète de tels marabouts dans la vie du musulman malien, les extraits suivants d'un manuel de la confrérie tidjanniya me paraissent devoir être cités :

"O toi qui veux sauver ton âme, sache ce qu'il te faut. Il te faut avant tout chercher un 'sheik' qui sera pour toi comme une corde qui te mènera à ton Seigneur... Les gens de cette voie possèdent les secrets divins. Celui qui adoptera notre 'Wird' (initiation aux règles particulières) sera, au jour de la résurrection, du nombre de ceux qui entrent directement au paradis. Il y entrera sans passer par la reddition des comptes et le châtiment, lui, ses parents, ses femmes et ses descendants, sauf ses petits-fils... Les cheiks sont les représentants de Dieu sur terre ; ils sont les héritiers de ceux qui ont hérité des prophètes la science des lois divines... Celui qui découvre un sheik trouve un trésor inépuisable et un remède qui guérit toute sa vie. Il doit donc être docile à son enseignement et se remettre entièrement entre ses mains".

Trop de musulmans maliens, surtout dans les milieux populaires, acceptent de tels dits au pied de la lettre et considèrent le "guide" qu'ils ont choisi comme un véritable intermédiaire entre eux et Dieu. La foi en Dieu risque alors d'avoir moins d'importance que la confiance aveugle en un homme dont en définitive dépend le salut. On ne cherche plus à comprendre sa religion ; on s'en remet à l'autorité du "karanmogo" (maître), comme me le disaient récemment des jeunes que j'invitais à une recherche personnelle. Les marabouts eux-même se contentent trop souvent d'un enseignement par pure voie d'autorité, sans avoir le souci d'une vraie formation : ils croient ainsi sauvegarder leur prestige d'hommes qui "savent".

"Chapelles" fermées.

Un autre aspect négatif du maraboutisme - qui a par ailleurs le mérite de garder le Malien dans une atmosphère religieuse et de le persuader qu'il faut un médiateur pour s'approcher de Dieu - est qu'il a tendance à constituer des "chapelles" fermées : la fraternité des croyants est perdue de vue. On en vient à se mésestimer mutuellement, à se suspecter, mettant en avant les différences de rituel. Un Malien traduisait cela en me disant que ce sont les marabouts qui ont multiplié les chemins. Cela peut provoquer des oppositions violentes : non seulement on ne prie pas ensemble et on n'assiste pas aux enterrements du groupe rival, mais toutes les relations humaines sont affectées. Que reste-t-il alors de la joie de vivre, dans un groupe restreint si divisé ?

Que sera l'Islam du Mali de demain ?

Si vous interrogiez des musulmans maliens sur l'avenir de leur religion dans leur pays, la plupart seraient étonnés par la question elle-même. N'est-ce pas la religion de la majorité, la religion des gens influents et riches ? N'est-elle pas bien "installée" et toujours en expansion ? Devant l'adhésion de certains étudiants encore peu nombreux à l'athéisme, les gens plus âgés, même s'ils sont décontenancés et inquiets, se disent volontiers que l'âge se chargera de remettre ces jeunes dans le droit chemin. Quant au christianisme, il est si minoritaire qu'il ne paraît pas être une force avec laquelle il faille compter.

En un sens, ce raisonnement est exact, car l'Islam tel qu'il est vécu répond encore aux besoins de l'âme malienne. A ce que le chanoine Bounique présente comme les "fondements d'une mentalité", l'Islam a su s'adapter : il apporte à la plupart ce qu'ils recherchent : sécurité, joie dans l'existence, reconnaissance par le groupe social.

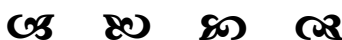
"Aggiornamento" ?

Cependant, il est certain que des jeunes - surtout ceux des villes qui ont dépassé le stade de l'enseignement primaire - ne se sentent plus à l'aise dans l'Islam, tel qu'il est vécu et pratiqué par leurs aînés. Surtout, ils se heurtent au refus, opposé par la plupart des marabouts, de répondre aux questions posées : ces jeunes se font même facilement traiter de mécréants s'ils n'acceptent pas sans broncher tout ce qu'on leur enseigne. Or, combien de ces "maîtres" ne placent-ils pas sur le même pied un des piliers de la foi musulmane et une tradition désuète concernant le jugement dernier !... La majorité de ceux que de tels enseignements indisposent ne mettent pas en cause leur appartenance à l'Islam ; mais ils souhaitent un "aggiornamento", sans entrevoir toutefois comment il pourrait se réaliser.

Quelques-uns d'entre eux se sont tournés vers le mouvement wahhabite⁶ qui a fait son apparition au Mali depuis un certain nombre d'années, mais qui ne se développe que très lentement. Ce mouvement est très mal vu des milieux traditionnels conservateurs : ils le présentent presque comme hérétique.

D'autres, à la suite de premiers contacts au plan de l'amitié, n'hésitent pas à venir parler de leurs problèmes religieux aux prêtres catholiques, sachant qu'ils trouveront en eux des interlocuteurs attentifs. Ils avouent volontiers envier les catholiques qui sont guidés par un magistère soucieux d'expliquer le donné de la foi et de réformer ce qui peut l'être. Cette fraction de musulmans maliens - encore peu importante - est à la recherche d'un nouvel équilibre au plan religieux... "Comment affermir ma foi ?", me demandait récemment l'un d'eux.

Dans un Mali en mutation profonde, il est normal que l'Islam change de visage ; c'est même indispensable s'il veut subsister. Toutefois, il est encore trop tôt pour pouvoir discerner ce que sera ce visage. Puisse l'Islam malien actuel, en gardant ce qu'il contient de positif, évacuer ses faiblesses et ses ambiguïtés... Et il semble bien qu'une possibilité très réelle d'aider leurs concitoyens soit donnée aux chrétiens du Mali, prêtres et laïcs. N'ont-ils pas trouvé Celui qui a pu dire à tous les hommes : "Je suis la Voie, la Vérité et la Vie" ?



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--

⁶ Les wahhabites constituent une communauté puritaine islamique, fondée au XVIII^e siècle et dont les adeptes s'appellent eux-mêmes "unitaires". Leur doctrine condamne les innovations dans l'Islam originel. Le wahhabisme est surtout répandu en Arabie.